

Giuseppe Verdi, *Stiffelio*, opéra en trois actes et cinq tableaux,  
livret de Francesco Maria Piave,  
Reims, Grand Théâtre, représentation du dimanche 6 mars 1994.

Sans qu'on en connaisse la raison, quelques théâtres lyriques - et non des moindres parfois - ont, depuis deux ans environ, mis à l'affiche de leur saison un opéra de Verdi mal aimé dès sa création le 16 novembre 1850 au Teatro Grande de Trieste, *Stiffelio*. Le Théâtre Royal de Liège l'a affiché en février dernier en collaboration avec l'Opéra de Ludwigshafen, l'Opéra Forum d'Enschede et le Staatsoper de Warschau. Ce quinzième opéra de Giuseppe Verdi est tiré de la pièce d'Emile Souvestre et Eugène Bourgeois *le Pasteur ou l'Evangile et le foyer* dont la création avait eu lieu à Paris en février 1849 au Théâtre de la Porte Saint-Martin, lorsque le compositeur séjournait dans la capitale française avec Giuseppina Strepponi, sa future épouse dont les débuts en tant que chanteuse avait eu lieu dans le rôle titre de *Mailda di Shabran* de Rossini au Teatro Grande de Trieste le 19 janvier 1835. Elle s'est ensuite illustrée dans des opéras de Donizetti, Bellini, Mercadante, Luigi Ricci. Elle chanta également dans les premiers ouvrages du compositeur de Busseto: Leonora d'*Oberto conte di San Bonifacio*, la Marchesa del Poggio d'*Un giorno di regno*, Abigaille de *Nabucco*, Hélène de *Jérusalme*, Elvira d'*Ernani*.

*Stiffelio*, sur un livret de Francesco Maria Piave<sup>1</sup>, raconte l'histoire d'un pasteur protestant allemand qui s'aperçoit que sa femme lui a été infidèle. En proie à un conflit intérieur, il se demande s'il doit céder à son devoir chrétien de pardonner, ou bien à la colère et la jalousie. Une telle histoire devait rencontrer la désapprobation des censeurs et l'enthousiasme mitigé du public. Même si Verdi a cherché à remanier le livret pour des représentations à Roma, Firenze et Catania où l'opéra a été donné sous le titre de *Guglielmo Wellingrode* dont l'action est transposée du XIXème au XVème siècle, l'opéra tomba dans l'oubli<sup>2</sup> au point qu'on le crut à jamais perdu. Mais à la fin des années 1960, on découvrit à la bibliothèque du Conservatoire de Naples deux manuscrits de copiste en partition d'orchestre, l'un de *Stiffelio*, l'autre de *Guglielmo Wellingrode*. Dès lors, Rubin Profeta que les donizettiens connaissent bien, s'attela à la tâche pour qu'une exécution intégrale moderne devint possible.

L'opéra s'ouvre sur une ouverture. l'une des plus longues de la production verdienne avec celle de *la Battaglia di Legnano*<sup>3</sup>; celle-ci, dans la production liégeoise a été mutilée et ramenée à trois minutes environ! Comment expliquer un tel choix que rien ne saurait justifier? A-t-on eu peur d'ennuyer le public avec dix minutes de musique orchestrale? Voilà d'emblée qui indispose celui qui connaît déjà l'oeuvre, car à peine la première section de l'ouverture est-elle achevée, dominée par la trompette, qu'intervient déjà le personnage de Jorg. Ce choix est d'autant plus surprenant que l'opéra est représenté sans coupures et que les *da capo* sont donnés. Quoi qu'il en soit, l'orchestre du Grand Théâtre de Reims s'est montré tout à fait à la hauteur sous la baguette de Maurizio Barbacini. J'ai pu apprécier les beaux timbres d'un orchestre dont la vocation n'est pas celle des orchestres des grands théâtres lyriques.

La distribution était plutôt homogène et d'un niveau honnête même si à plusieurs reprises certaines notes étranges sont venues nuancer l'impression première. Ce fut le cas de Marcel Vanaud et de Felicia Filip, soprano qui chantait le rôle d'Imogene d'*il Pirata*, la saison dernière à Liège. Tous deux nous ont gratifié de notes aiguës hideuses à la fin de leurs grands airs respectifs. Le baryton belge semblait froid, pas toujours convaincant dans le rôle de Stankar: son chant engorgé, surtout au premier acte - impression déjà éprouvée lors des représentations parisiennes de *la Favorite* - s'est malgré tout amélioré au cours des actes. Felicia Filip a su apporter émotion, chaleur et nuances agréables au personnage de Lina. Zwetan Michailov se sort honorablement du rôle titre et parvient à traduire les sentiments qui le rongent, mais la voix paraît par moments un peu légère. Il a su en tout cas montrer beaucoup d'émotion, en particulier dans le sublime finale de l'oeuvre. Dans les rôles secondaires, on a pu entendre Wojtek Smilek (Jorg), une basse intéressante qui chantera le prince Gremine d'*Evgenij Onegin* à Liège en avril prochain; Guy Gabelle, ténor français, dans le rôle de Raffaele, n'était pas toujours très convaincant.

Cette impression désagréable ressentie durant tout le spectacle est due sans aucun doute à la mise en scène. Celle-ci ainsi que les décors d'Arturo Marco Marelli et les costumes de Dagamar Niefind étaient tout simplement hideux. Tout était noir, horriblement noir, dépourillé à l'excès. Cela a dû gêner les chanteurs, car le metteur en scène (?) ne s'est manifestement jamais soucié du livret, cherchant au contraire à supprimer ou modifier tout ce qu'on pouvait y trouver de renseignements. Il fallait donc beaucoup d'imagination pour les spectateurs, et de constance pour les chanteurs. Un seul exemple suffira à montrer l'ampleur du désastre. Comment croire à ce qu'on chante et joue, quand au lieu d'épées, Stankar et Raffaele brandissent des pistolets dans un "antico cimitero" (?) dépourvu de grande croix, de clair de lune...? Comment garder son sérieux quand Raffaele, mort, gît inerte sur le devant de la scène durant le second tableau du troisième acte et se relève tout à coup, car il gêne! Une telle absence de mise en scène indispose tout le monde et on se met à regretter la superbe mise en scène de la reprise du siècle à Paris.

L'opéra a néanmoins reçu un accueil très chaleureux du public venu de toutes parts pour cette unique représentation d'un opéra donné rarement et qui constituait, ce me semble, la première reprise moderne en France.

William DESNIOU

<sup>1</sup> Celui-ci a pu prendre connaissance de la pièce française dans une traduction de Gaetano Vestris publiée en Italie un an avant sa création parisienne!

<sup>2</sup> Sans parler de la transformation de *Stiffelio* en *Aroldo* dont la première eut lieu le 16 août 1857 au Teatro Nuovo de Rimini.

<sup>3</sup> Cf. l'intégrale des *Ouvertures et préludes* des opéras de Verdi parue en 1976 chez Deutsche Grammophon et dirigée par Herbert von Karajan. L'ouverture d'*Aida* pour la première milanaise de 1872 a été enregistrée par Claudio Abbado chez Fonitcetra en avril 1980.